

Ce livre est composé avec le caractère typographique **LUCIOLE** conçu spécifiquement pour les personnes malvoyantes par le Centre Technique Régional pour la Déficiência visuelle et le studio typographies.fr

LA VENGEANCE DU CRAPAUD

Du même auteur chez À vue d'œil,
éditions en grands caractères :

Les Brumes de décembre
Le Sourire du lièvre
Une cité si tranquille
Les Forçats du pays Pagan
Le Bon Facteur Bouvreuil
Une fervente lectrice

DANIEL CARIO

LA VENGEANCE DU CRAPAUD

Roman



Ce roman est un récit de pure fiction.
Toute ressemblance avec des person-
nages et des événements réels ne serait
que coïncidence.

© Les Presses de la Cité, 2025.

© À vue d'œil, 2025,
pour la présente édition.

ISBN : 979-10-269-0811-1

À VUE D'ŒIL

6, avenue Eiffel

78424 Carrières-sur-Seine cedex

www.avuedoeil.fr

LIVRE I

L'humiliation

1

Il était écrit qu'il se vengerait. Tôt ou tard. Yves-Marie ne savait encore comment.

Le jour où il assista à l'humiliation publique de sa mère, cette décision s'imposa comme une évidence. Il la vengerait, oui. Dès qu'il serait en âge. Tous les gens du coin étaient impliqués, jusqu'aux prétendus amis, qui avaient outragé à l'unisson Marie-Ange Touseg. Dans la foule se pressaient des dames respectables, plus haineuses que leurs époux, les notables bien coiffés et bien-pensants du bourg de Tréveuzen. Qui étaient-ils pour juger de la culpabilité de la malheureuse ? Quel crime a commis

le toro dont les aficionados réclament la mise à mort dans l'arène ?

Des mioches au nez baveux s'étaient faufiletés au premier rang. Les yeux écarquillés, ils découvraient pour la plupart la nudité féminine. Ils s'en délectaient, s'esclaffaient des seins lourds qui oscillaient dans la bousculade, rivaient des yeux incrédules sur les bas-ventres grossièrement rasés. Vision troublante, répugnante, que ces misérables, exhibées comme bestiaux sur le foirail au prétexte de justice. Haro sur les putains des boches ! Certaines l'avaient été. Pas toutes. Pas Marie-Ange.

Ces images diffuses, Yves-Marie Touseg les tenait serrées dans un coin de sa mémoire, un puzzle infernal dont les pièces aux contours mouvants refusaient de s'emboîter. De temps à autre jaillissaient dans son esprit des éclairs,

des cris inhumains, les hurlements de sa mère, les vivats des spectateurs. Les essieux de la charrette grinçaient, les sabots des malheureuses qui s'y entassaient raclaient le plateau. Sous les huées cliquetaient les ciseaux, les tondeuses, les mèches tombaient sur l'estrade improvisée, les gémissements et les supplications étaient couverts par les rires gras, ignobles, ponctués de claques lourdes sur les croupes grasses. Et ce soleil qui brillait comme si de rien n'était, à croire que ce spectacle sordide faisait partie des choses naturelles...

Marie-Ange dégringola du plateau, bousculée par les pognes odieuses qui déjà hissaient la victime suivante.

– Maman, pourquoi ils t'ont fait ça ?

Resserrant à la hâte ses hardes déchirées, la mère ne répondit pas, visage pétrifié, regard vide, comme incrédule.

Elle se fraya un chemin dans la foule sous les quolibets et une pluie de crachats. Empoignant son gamin, elle se précipita, le traînant à grandes enjambées.

– Arrête, maman, tu vas trop vite...

Les galoches d'Yves-Marie ripaient sur les cailloux du chemin. Il fondit en sanglots.

– Alors, les crapauds, on retourne patauger dans les marais ?

Les garçons de son âge les avaient suivis, ceux dont il était le souffredouleur à l'école avant de ne plus la fréquenter, parce que « crapaud » se disait *touseg* en breton. Parce que les crapauds, les vrais, venaient au monde pour souffrir, autrement pourquoi seraient-ils si laids ? Yves-Marie les trouvait beaux.

La mère s'arrêta, fusilla les morveux du regard, sans qu'ils rompent d'un pas. Elle leva le poing.

– Quand on a fricoté avec les boches,

faut pas s'en prendre aux enfants des honnêtes gens.

Une voix caverneuse dans son dos. Le père Morin, un rentier fortuné, un notaire retraité installé à Tréveuzen, toujours tiré à quatre épingles, yeux étroits et chafouins, moustache immaculée taillée au poil près et fleurant l'eau de Cologne bon marché.

Sur la place, le spectacle était terminé, les badauds s'en revenaient. Ils avisèrent la femme au crâne hérissé des toupets oubliés par les ciseaux. Aussitôt ils les entourèrent, elle et son garçon.

— Cette garce s'attaque à nos gamins, maintenant, proféra le donneur de leçons.

La meute s'agita, des jurons fusèrent.

— Ça t'a pas suffi ? T'en veux encore ? clama un gaillard ventru au visage rougeaud, avant de s'essuyer la lippe d'un revers de manche.

— T'es pas mal fichue, gouailla un

autre qui exhibait une pétoire en bandoulière. Les boches avaient de quoi se régaler avec une si belle pouliche...

Re foulant ses larmes, bousculée, tiraillée à hue et à dia, Marie-Ange Touseg se fraya un passage parmi ses tourmenteurs. Yves-Marie était terrorisé, à douze ans que pouvait-il comprendre ? Il ne savait pourquoi on faisait souffrir sa mère. Celle-ci se mit à courir, le traînant à lui démancher le bras. Ils sortirent du bourg en coup de vent. Soudain, à bout de forces, à court de souffle, vaincue par tant d'abjection, elle ralentit, chancela, s'affaissa au milieu du chemin qui menait à leur chaumière à flanc de colline. Son fils s'agenouilla, elle le serra fort contre elle. Sans un mot.

– Ils ne te feront plus de mal ?

Elle secoua la tête, lui lissa les cheveux. Essayait en vain de répondre.

Elle avait perdu l'usage de la parole.

Dans la tête de l'enfant remontaient des images précises. Une silhouette en uniforme. Du sang, beaucoup de sang.

Il se souvenait...

– Ne reste pas là. Va jouer ! lui intima la mère en soutenant l'homme.

Il obéit. Réintégra la grande pièce par la porte arrière. Il se dissimula sous l'escalier qui conduisait à la soupente. Le blessé était un soldat. « Les Allemands sont nos ennemis », lui avait dit son père quelques jours avant sa mort. « Des hommes comme les autres, pourtant, avait-il ajouté, mais c'est la guerre... »

Yves-Marie n'avait pas saisi la subtilité : les boches étaient forcément des méchants, puisqu'ils portaient des fusils et parlaient une langue qu'il ne comprenait pas. Puisqu'ils avaient assassiné son père. D'ailleurs, tout le monde

le disait. Alors, pourquoi sa mère soignait-elle celui-ci ?

Le jeune soldat n'était pas armé. Il enleva sa veste auréolée de rouge sombre. Yves-Marie ne voyait pas bien, mais la chemise était tachée elle aussi, jusque dans le dos. Marie-Ange palpa la blessure, l'Allemand ne put réprimer un cri de douleur.

– Vous avez perdu beaucoup de sang. La balle est restée coincée sous l'omoplate.

Comprenait-il ? En tout cas il acquiesça d'un grognement.

– Je ne peux pas faire grand-chose, il faudrait vous conduire à l'hôpital.

Marie-Ange Touseg passait plus ou moins pour une sorcière. Ce qui n'empêchait pas qu'on l'aimait bien, surtout depuis que son mari avait été victime de la faucheuse teutonne en 1943. Un brave homme, Job Touseg, charpentier

et chaumier de son état, à qui maintes maisons alentour devaient la robustesse et l'imperméabilité de leur toit. Un pacifiste et un humaniste. D'emblée volontaire cependant pour bouter l'ennemi hors du territoire – il avait été parmi les premiers à se rebeller.

Sa veuve tenait sa réputation sulfureuse de sa science des plantes, transmise par une vieille tante du côté maternel, qui l'avait recueillie après le décès accidentel de ses parents, les Penhoët : une charretée de foin mal arrimée avait basculé dans une fondrière en contrebas du chemin. Le paysan avait été écrasé sous les ridelles, la femme avait été projetée en avant. Le cheval paniquait, coincé entre les timons. L'un de ses sabots avait atteint la malheureuse en plein front. Ni l'un ni l'autre n'avaient eu le temps de souffrir.

Marie-Ange utilisait les simples en